

La double offensive

"Le Petit Parisien". Elle est vraiment poignante et tragique, cette double offensive qui jette l'une contre l'autre, à travers les brouillards du Nord, des masses compactes, puissantes, dont la persistante énergie s'obstine dans la recherche de résultats contradictoires.

D'un côté, ce sont des troupes dressées à une discipline aveugle, et qui obéissent au mot d'ordre donné par le kaiser, sans en rechercher les raisons, ni en discuter les termes. On leur a dit qu'il fallait, à n'importe quel prix, aller à Calais. Elles essayent donc d'y aller, quoi qu'il en coûte. Les hécatombes ne les arrêtent pas, et les succès successifs qu'elles subissent ne les empêchent point de revenir à la charge. Elles montrent une obstination méritoire, encore que complètement stérile jusqu'ici, et sans se lasser, elles poursuivent leur action mouvementée, qu'indéfiniment des alternatives d'attaques furieuses et de reculs meurtriers. On dirait d'un flot humain s'agitant dans le sang, par le perpétuel mouvement de flux et de reflux.

Et face, sont des armées qui, elles, connaissent et comprennent toute la grandeur de leur tâche. Elles protègent non seulement le sol national, mais l'existence même du pays. Elles savent encore qu'elles ont partie liée avec d'autres armées qui, bien qu'opérant au loin, collaborent à la besogne commune, et que tout succès russe a sa répercussion en France, comme tout échec franco-anglais serait ressenti jusqu'en Russie. Cela, aucun de nos soldats ne l'ignore, chacun le sent au contraire comme par intuition.

Ils résistent donc avec une inlassable endurance à la poussée qui voudrait les atteindre. Mais sachant fort bien aussi que la passivité ne mène à rien, ils attaquent à leur tour, dès qu'ils le peuvent. De là, ces chocs terribles qui fracassent indistinctement les rangs opposés, comme il arrive pour deux trains se rencontrant en pleine route. On en voit parfois un qui passe, mais ce n'est pas pour aller bien loin.

Notre avance est donc toujours fort lente. Quelle existe et s'accroît, c'est déjà beaucoup. Dans la journée d'hier, elle a même été assez marquée autour de Bizchaute et entre Ypres et Amentières, c'est à dire au sud du point menacé. Les Allemands assaillaient celui-ci à la fois de front et de flanc. Ils ont dû reculer partout. N'oublions pas que c'est dans cette région du Nord que se joue la grosse partie. Le reste du front est secondaire, et il suffit qu'il ne puisse être entamé. Les Allemands font manifestement un effort désespéré pour s'ouvrir la route de Calais, afin de pouvoir aussitôt se retourner contre la Russie menaçante. Si cet effort est brisé, il leur faudra nécessairement se dégarer pour courir aux points où l'orage gronde sur leur frontière. Alors nous avançons.

A ceux qui tourmentent un peu cette longue durée de la bataille du Nord, je répondrais donc encore la patience, et même, s'ils ne se effrayent pas du mot, la résignation. Je souhaiterais évidemment, comme eux, d'apprendre que l'une de nos attaques a été décisive et qu'elle a ouvert une brèche dans la muraille allemande. Mais celle-ci est bien forte, et elle se répare constamment, avec, il est vrai, des matériaux de qualité inférieure, fournis par des réservoirs qui bientôt d'ailleurs, seront épuisés.

L'effort, nous faisant tout de suite, comme mesurés, a accumulé sur le théâtre occidental de la guerre la majeure partie de ses forces et de ses moyens. Il semblait se soucier assez peu de l'autre, qu'il ne croyait pas que l'incendie serait allumé si tôt qu'on ne pût se retourner pour l'éteindre. Mais voilà que déjà cet incendie flambe et que ses lueurs se reflètent dans les flots mêmes de la Wartha.

tandis qu'en Pologne résonne le pas des chevaux cosaques, et que la Silésie — joyau de la couronne prussienne, autrefois volé à celle de l'oubliée Autriche — la Silésie n'est plus en sécurité. Résistons donc encore. Résistons tant que nous pourrons. Que la porte de Calais demeure inviolable, et il faudra bien alors que, pour fermer celles de son propre territoire, l'ennemi se résigne à porter ailleurs ses béliers. Lieutenant-colonel ROUSSET.

Les Tribunaux

COUR CIVILE DE DISTRICT.

A. B. Duff vs. Carter Packet Co., et als., dommages, \$412.50; L. A. Duff vs. Carter Packet Co., et als., dommages, \$391.87; James Llewellyn vs. Carter Packet Co., et als., dommages, \$175.31

Successions.

La succession de Santo Otteri a été ouverte samedi. Mme M. Lambour demande l'autorisation d'emprunter.

PREMIERE COUR DE CITE.

Réclamations.

Ditie Laundry Co., Ltd., vs. Fabacher Catering Co., \$82.28; Dr. Charles A. Boney vs. Pedro Grave Di Peralta, \$25; Kelly & Zoeller vs. J. W. Desimone, fils, \$75.80; Jos. Schlichter vs. H. L. Armstrong, \$43.35; Warner's Features, Inc., vs. J. D. Wallace et The Southern Express Co., \$15; John S. Russell vs. J. D. Hayward fils, \$22.92; Rosell McWilliams vs. Mme Arthur M. Lewis, \$13.50; Eug. Gumpert vs. Raymond Gonzalez, \$18.25; J. C. Morris vs. John Schaub, \$26.88; G. Laiz vs. Mme Angeline Randle, pour possession d'une propriété.

EDITION HEBDOMADAIRE DE L'ABEILLE.

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, littéraires, politiques, et autres, qui ont paru pendant la semaine dans l'Abaille quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

CHAMPAGNE LOUIS ROEDERER REIMS



Agents: PAUL GELPI & FILS AGENTS. 227 Rue Decatur, Nouvelle-Orléans.

Le Train de New York

Quitte la Station Terminale à 7:30 P. M. DIRECTEMENT A la 32me rue et la 7me Avenue Un îlot de Broadway. Eclairé à l'Electricité. Excellent Service de Wagon Restaurant. "A La Carte" Bureau des Billets. 214 RUE ST. CHARLES. Dépôt: Station Terminale, rue du Canal. PHONE MAIN 2329.

LA CHARGE IMMORTELLE

Sur le ciel flamboyant que sa lueur inonde, La bataille se tord, hérisse, éreinte ou gronde, Telle qu'un incendie affolé par le vent. Ah! c'est épouvantable et splendide! — "En avant!" Et d'autres escadrons roulet comme un tonnerre Vers le gouffre où tout croule et sombre. Ainsi, dans l'aire Le moissonneur bronze par la chaleur des jours, Sans trêve, à la batteuse offre les épis lourds; Et la gueule de fer, qui dévore et qui broie, Est là, toujours béante et réclamant sa proie!

De Werth à Freschviller, zouaves et turcos Bondissant et de cris déchirant les échos, Nous luttons depuis l'aube écrasés par le nombre, Et sans cesse, là-haut, s'étend la ligne sombre. La multitude accourt du fond de l'horizon...angoisse inexprimable où fléchit la raison, C'est l'envahissement du pays qui commence: Le pied de l'étranger sur le cœur de la France, Nos foyers, nos autels à sa merci livrés, Et nos mères — torlant leurs bras désespérés En entendant nos sœurs pâles crier vers elles!

Déjà le Prussien déborde nos deux ailes, Vaincre étant impossible, on songe seulement A couvrir la retraite. Et voici le moment, L'heure du dévouement suprême et du martyre! Pendant que son armée à pas lents se retire, Mac Mahon fait venir les derniers cuirassiers: — "Allez! et soyez grands comme vos devanciers!" Dit-il en leur montrant, là-bas, la mer humaine. Ils sont cent mille! Et nous? L'une poignée à peine! Mais, sans s'inquiéter de l'impossible effort Contre deux cents canons aboyant à la mort — Car nos soldats alors ignoraient la défaite — Ils se sont alignés comme pour une fête!

" — Chargez!" Le régiment s'ébranle entier, pareil A quelque être inouï sous les feux du soleil! Penchés sur le pommeau de leur selle, intrépides, Ils vont, pointant au corps et sabrant sur les brides; La mitraille les fauche avec des craquements Horribles, les boulets ouvrent des trous fumants Dans cet amas d'éclairs qui passe et tourbillonne; La salve les renverse et Tobus les moissonne... Où sont-ils? Perdus! Non! Les voici balayant Tout ce qui fait obstacle à leur vol effrayant, Et l'armée allemande, ouvrant son orbe immense, Flotte, hésite et recule enfin. — Vive la France! Mais le rempart de fer au choc a résisté. Après Morsbronn, Elsasshausen, — fatalité! Après ceux-ci, ceux-là! Pousant les cris de joie, Là-haut le vautour plane, en attendant sa proie, Quel festin lui promet ce duel écartonné!

A travers l'ouragan se frayant un chemin, Ils chargent l'ennemi caché qui les massacre, — Comme les Templiers chargeaient à Saint-Jean d'Acre Et comme leurs aînés chargeaient à Waterloo. Toute la plaine en feu tremble sous leur galop, Et vaincus et vainqueurs, pour l'épreuve expiatoire, Culbutent pêle-mêle au charnier de la Gloire! D'autres entrent en ligne, escadrons déployés, Et sont bientôt rompus, fusillés et broyés! Oh! ne pouvoir saisir ces tumeurs invisibles, Qui de loin, sans danger, les choisissent pour cibles; Le pouvoir arriver jusqu'à ces Bavarois, Blottis dans ces houblons et derrière ces bois, Pour cracher son mépris à leurs faces épaissies Et, d'un coup, les clouer pantelants sur leurs pièces!

Ypres, les poings crispés, les yeux levés au Ciel, Et leur âme flottant loin du monde réel, Ils vont, troupe héroïque aux trois quarts décimée, Que le vertige emporte à travers la fumée, Par-dessus les blessés et les chevaux éparés, Un deuil inexprimable emplissant leurs regards... Que voyent-ils? Ton image adorée, A Patrie!

Pour qui la mort les pousse à l'horrible turlet Ils se sentent perdus et chargent sans espoir, Mais ils donnent leur vie en martyrs du devoir. L'amour qui les exalte et qui les transfigure Leur fait dans le drapau chercher la sépulture; Souffletant la victoire aux aveugles tournois, Ils reforment leurs rangs pour la septième fois, Et, beaux comme des Dieux sous l'armure étoilée, Les derniers cuirassiers, tombent dans la mêlée!

Ne pleurons pas, chantons ces immortels soldats, Et gardant de l'oubli nos cœurs trop vite ingrats, Répandons les lauriers et les fleurs par jonchée Sur le vaste ossuaire où leur ombre est couchée; Car, Français d'un autre âge et vaincus sans rival, Ils ont dans notre histoire éclipse Ramevaux!

GEORGES GOURDON.

WHITNEY CENTRAL NATIONAL BANK ET LA WHITNEY CENTRAL TRUST AND SAVINGS BANK Avec leur Capitaux Combinés, Surplus et Profits non divisés dépassant \$4,500,000 Nous sollicitons votre clientèle pour toutes vos opérations en banque

Réparations de Ventilateurs et Moteurs Travaux d'Electricité en tous genres GEO. MASTAINICH Entrepreneur Electricien et Marchand d'Accessoires LAMPES "MAYDA" EN VENTE CHEZ NOUS 4611 RUE MAGAZINE Téléphone Uptown 977

D. MERCIER'S SONS Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants Le magasin ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche. Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lots de la rue du Canal, 2ème District.

CHARBONS COKE POUR GAZ ET FONDERIE W. G. COYLE & CO., Inc. 337 RUE CARONDELET PHONE MAIN 2126

F. A. BRUNET IMPORTATEUR DIRECT HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLER 313 RUE ROYALE 313 ALLIANCES ET CAGES DE MARIAGE EN TOUT GENRE La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de mes marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence. Les ordres de la campagne sont sollicités. PHONE MAIN 4360.

Louisville & Nashville R. R. Co. La ligne la mieux équipée offrant le service le plus moderne de la Nouvelle-Orléans aux villes du Nord et de l'Est La route du "NEW YORK & NEW ORLEANS, Limited" Train tout en acier, composé entièrement de wagons-lits Pullman, wagon d'observation et Café Club Pour plus amples informations s'adresser au Bureau des billets 201 rue St-Charles

SIROP ANGELL CONTER LA TOUX, COQUELUCHE TOUX, RHUME, BRONCHITE, MALADIES DES POUMONS ET DE LA GORGE PRIX 25 et 50 SOUS Préparé par DR. RICHARD ANGELL Et chez tous les Pharmaciens de la Nouvelle-Orléans.

Feuilleton de l'Abaille de la Nouvelle-Orléans

COMMENCÉ LE 12 JUILLET 1914

Fiançailles Tragiques ROMAN INEDIT Par GABRIEL RECIT

(Suite)

— Que voulez-vous dire? Quel sens caché attribuez-vous à vos paroles? Je suis en droit d'exiger une réponse nette de votre part... Est-ce parce que j'ai une maîtresse qui s'effacera devant l'épouse que vous m'injurez de la sorte? Pouvez-vous établir, je vous le demande en toute conscience, une comparaison quelconque entre la femme qui se vend, le jouet de nos jeunes années, qui n'est attachée à votre personne — et encore? — qu'en raison de la fréquence des subsides, de l'importance des sommes d'argent que vous lui octroyez généralement, toujours prête à trahir au moindre de ses caprices fantasques, et celle qui, volontairement, accepte d'associer son existence à la vôtre, qui est prête à devenir la mère de vos enfants?

— Que dites-vous là? Celle qui accepte... volontairement! Allons donc! Vous aggravez votre situation d'un insultant mensonge... Et vous vous dites homme d'honneur! Vous n'êtes qu'un vil séducteur, vous empoisonnez les existences et vous osez ensuite dire des choses

que vous n'oseriez certes pas répéter une fois de plus... Le moment était tragique. Hâletants, prêts à se livrer aux dernières extrémités, les deux hommes se regardaient d'un air de défi, ne se doutant pas que, tout près d'eux, la maîtresse du négociant n'avait pas perdu une seule syllabe de leur conversation.

Subitement inspiré, sans prononcer une parole, M. Vordenave présenta à Etienne le bout de carton révélateur sur lequel Lydie avait signé sa déolante capitulation.

Etienne fut suffoqué; il s'attendait si peu à cette déconcertante nouvelle... Et hors de lui, ne pouvant s'expliquer le revirement soudain de Lydie, lisant sa condamnation, cette fois sans appel, Etienne, l'œil hagard, la pensée absente, désespéré, traversa rapidement les deux pièces, se précipitant comme un fou dans l'escalier, criant à tue-tête devant cinquante personnes assemblées: — Je le tuerais! Je le tuerais tous les deux!

M. Vordenave, tremblant d'émotion difficilement contenue, apparut sur le palier et, dominant une faiblesse passagère, tranquillisa les personnes présentes qui purent constater qu'il n'avait aucun mal.

Et, rentrant chez lui, il se rendit directement dans la pièce du fond, non sans avoir reformé soigneusement la porte extérieure. Mais il recula aussitôt, livide, hagard, les yeux hors de l'orbite, la face congestionnée par l'effroyable... Il venait d'apercevoir, en face de lui, menaçante, la silhouette de sa maîtresse, Germaine Boyer qui, le fixant dans les yeux, terrible dans sa vengeance, hâtée sans doute par les paroles insultantes de l'amant, un revolver à la main, hurlait lugubrement: — Halte-là, Monsieur le vertueux! On ne passe pas! La maîtresse qui aime d'autant plus que les mensuralités sont larges, la maîtresse prête à toutes les trahisons fait justice de vos calomnies objectes, de vos procédés de soudard...

Et lentement, sans autre explication, sans attendre une justification qui allait se produire, visant en pleine poitrine, elle fit feu.

M. Vordenave chancela, tournoya autour de lui-même

et s'abattit lourdement sur le plancher. Tranquillement, sans se retourner, sans manifester le moindre regret de son geste homicide, en justicier sûr de son droit, Germaine se retirait, fermant hermétiquement la porte.

Elle se trouvait sur le palier juste à l'instant où le garçon, affairé, appelait depuis le bas de l'escalier: — Madame Bédau, le courrier vous attend!

M. Durand, quoique très heureux de la décision de sa fille, ne pouvait soupçonner le changement survenu si rapidement. C'était Lydie elle-même qui, le matin, le très bonne heure, l'avait fait appeler et sans explication préalable lui avait fait lire les deux lignes qu'elle adressait à M. Vordenave.

M. Durand était resté sans voix. Heureux de son triomphe, il constatait la soumission de sa fille, mais ne parvenait pas à l'expliquer. Son esprit frustré ne découvrait aucune délicatesse. Quelque chose lui échappait. Il avait fallu, songeait-il, un événement soudain, aux conséquences irréversibles, pour la déterminer à accepter ce qu'elle refusait avec tant d'acharnement et d'apreté.

Mais, en définitive, que lui importait? Ne réussissait-elle pas, même au-delà de ses désirs? La résistance était finie, vaincue. Il s'en félicitait vivement car il n'aurait peut-être pas continué davantage l'épreuve terrible qu'il imposait à tous ceux qui l'entouraient.

— Son premier mouvement fut d'ouvrir ses bras pour y serrer sans fille dans un élan de reconnaissance et de bonheur. Il y renouça après avoir surpris le visage de Lydie amaigri, fatigué, les yeux rougis par les larmes versées.

Il ressentit dans tout son être une commotion violente. Son cœur se serrait violemment, car il comprit subitement que l'acquiescement de sa fille n'était pas un acte d'amour, un chant d'espérance vers la terre promise, mais plutôt un geste d'abnégation, de sacrifice, un cri d'agonie et de désespérance.

M. Durand n'eut pas le geste de pitié qui eût remis tels choses au point. Obéissant aux suggestions de son égérie féroce, il envoya de suite le message à son adresse, tel que devait le recevoir quelques instants plus tard M. Vordenave.

Le père de Lydie entra chez lui, s'enferma dans son cabinet et réfléchit profondément. Il touchait donc au but, il triomphait. Nulle résistance ne pouvait s'offrir victorieusement contre sa volonté et il se promettait de donner, par la suite à Lydie toutes les satisfactions en son pouvoir afin de récompenser son dévouement filial.

Il comptait recevoir dans la matinée la visite de M. Vordenave, admis par la fiancée, ne pouvant tarder à faire son apparition.

A six heures, il était encore sans nouvelle. Aucune réponse de l'amoureux à l'acceptation si ardemment souhaitée et si promptement donnée, n'était encore parvenue.

M. Durand s'impatientait. Il se fixa onze heures comme limite extrême, heure après laquelle il irait lui-même au-devant de son futur gendre connaître les raisons impérieuses qui motivait un semblable retard. Onze heures sonnèrent; la route restait obstinément déserte. N'y tenant plus, M. Durand fit atteler et partit rapidement vers Saint-Estèphe.

Son impatience, ses craintes augmentaient à mesure qu'il approchait du but. M. Vordenave était-il indisposé, malade? Était-il sorti lorsque la lettre lui était parvenue?

Une inquiétude lui vint. La sécheresse de ton de la communication de Lydie n'avait-elle pas déterminé M. Vordenave à changer ses batteries? N'était-il pas froissé, puisque très épris, de cette phrase courte et sans ton fessée?

Non, ce n'était pas cela! Il ne s'attendait pas, raisonnablement, à de bien vives démonstrations amoureuses, il ne pouvait espérer un changement si radical, et dans la façon de procéder de celle qui acceptait de le prendre pour époux. La suite à dimanche prochain.